

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 24 (1890)
Heft: 4

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Avril 1890.

Ce journal paraît une fois par mois.

*On s'abonne chez M^{lle} Prof. Fritz Tripet, à Neuchâtel au prix de fr. 2.50 par an pour la Suisse et fr. 3 pour l'étranger.
Abonnement pris dans les Bureaux de Poste au prix de fr. 2.60 pour la Suisse et fr. 3.50 pour l'étranger.*

SOUVENIRS D'UN VIEUX CHASSEUR

De tout temps la timidité du lièvre a passé pour proverbiale. Ses fabulistes en ont fait l'emblème de la poltronnerie et nous ont présenté ce perpétuel trembleur comme redoutant jusqu'à l'ombre de ses oreilles. On le croit fort difficile à élever, impossible à apprivoiser. Pourtant la poltronnerie n'est point du tout inhérente à son caractère. Ce pauvre animal sans défense, persécuté nuit et jour par les carnassiers, les chiens errants et les cruels humains, devient fatalement craintif, grâce aux alarmes incessantes qui troublent son existence. N'ayant de ressource que dans l'agilité de ses jambes, il use forcément de ce seul avantage qu'il possède sur ses ennemis.

Prenons un point de comparaison : Le corbeau et la pie, faciles à apprivoiser, sont voleurs de nature. Si l'éducation la plus soignée ne peut venir à bout de corriger ce vice, qui est pour ainsi dire la partie saillante de leur caractère. Aucun moyen, s'ils jouissent d'une liberté relative, ne les empêchera de dérober toute sorte de petits objets, brillants ou non, pour aller furtivement les accumuler dans une cachette. - Placer au contraire un jeune lièvre sans expérience dans un milieu de sécurité complète, mais non pas dans l'isolement, et vous serez fort étonnés de ne point voir se développer chez lui la poltronnerie traditionnelle qui semblait caractériser sa race. Bien plus, vous ne tarderez pas à remarquer que ce prétendu trembleur est un animal gracieux, enjoué, caressant, presque comparable à un jeune chat.

J'ai une thèse aussi insolite que celle dont je me permets d'entretenir les lecteurs du Rameau de Sapin exige des arguments plus démonstratifs pour avoir quelque chance d'être prise au sérieux. On les trouvera dans la simple narration qui suit : surtout ne vous en moquez pas, jeunes lecteurs, car tout y est vrai, et la vérité naïve mérite des ménagements.

Vers la fin du mois d'Août 188..., à un kilomètre de mon jardin potager, une hase avait mis bas deux levrauts dans un buisson qui s'élevait sur un terrain pierreux, rarement troublé par le voisinage des agriculteurs. Ces nichées tardives ne sont pas rares. Elles justifient pleinement l'interdiction de la chasse au poil jusqu'au premier Octobre. Le hasard d'une promenade m'avait dévoilé ce mystère matrimonial, et je me gardai bien, les jours suivants, de troubler par une approche indiscrete la quiétude de l'intéressante famille.

Sur ces entrefaites, la chasse s'ouvrit, selon l'usage, au mois de Septembre, et comme il n'est

pas permis de tuer des lièvres avant le premier octobre, on pouvait espérer pour la petite famille une sécurité relative jusqu'à ce que les levrauts fussent en état d'aller se réfugier dans les grandes forêts de la montagne. Tout alla bien le premier jour, car on se bornait à traquer les champs cultivés pour y tirer des cailloux. Mais le lendemain, quel ne fut pas mon effroi lorsque je vis un gros lièvre étalé sur une table d'auberge occupée par trois chasseurs.

Et quoi ! Messieurs, m'écriai-je, un lièvre au mois de Septembre !... Ne savez-vous pas que c'est défendu ?

- Sans doute, répondit l'un d'eux ; c'est mon chien qui l'a étranglé là-bas vers ces buissons.

Voyez, il n'a pas un seul grain de grenaille.

- C'est vrai. - Pauvre bête ! elle était encore pleine de lait qui dégouttait de ses mamelles. - Adieu, dis-je ; reste à sauver les petits s'il en est encore temps.

Se courus au buisson ; les levrauts s'y trouvaient blottis, les yeux à peine entr'ouverts, dans une tendre couchette que leur mère avait confectionnée en s'arrachant des poils de son corps. Ses orphelins furent délicatement recueillis et transportés à mon domicile.

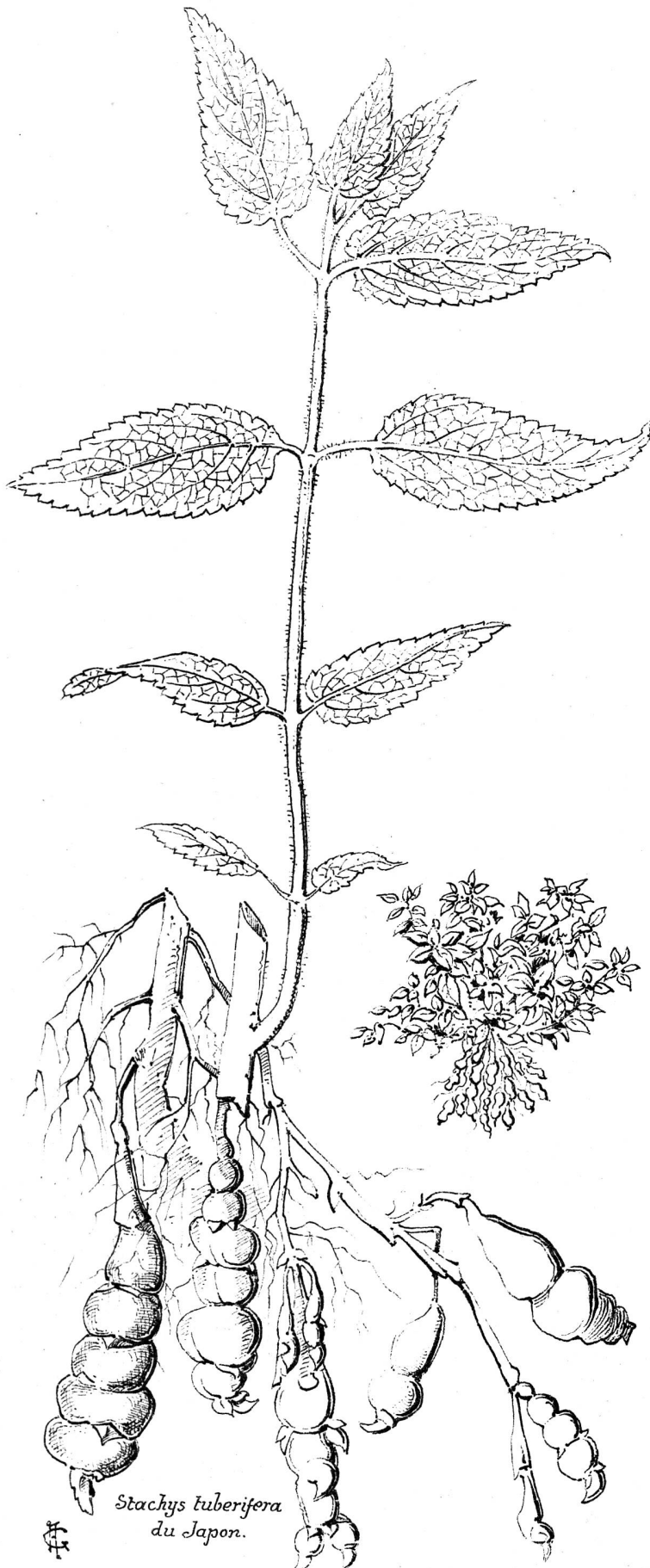
Comment nourrir ces nouveau-nés ? là était la difficulté. J'essayai de leur donner du lait tiède avec une cuillère à café : cela n'allait pas ; avec un tuyau de paille : moins encore. Mais voyons, on élève si facilement les jeunes veaux au biberon ; pourquoi les levrauts ne s'y feraient-ils pas en leur trouvant une embouchure assez petite ?... Et me souvint d'avoir vu, dans un bazar de la ville, des biberons minuscules destinés aux fillettes qui poussent l'imitation du vrai jusqu'à simuler de nourrir leurs poupées. Ces biberons-miniature, d'ailleurs très bien faits, contiennent une trentaine de grammes de lait et sont munis d'une embouchure en rapport avec leur exiguité. Voilà qui fera l'affaire de mes lièvres. Et en effet, dès le premier jour, ils en prirent l'habitude comme s'ils n'avaient jamais été nourris autrement. Pendant que l'un tétait, l'autre témoignait une telle impatience qu'il fallut bientôt me résigner à leur procurer un deuxième biberon.

(A suivre).

LES CROSNEs DU JAPON

Au printemps de 1882, la Société d'acclimatation de France recevait de Chine, outre une certaine quantité de graines, quelques tubercules comestibles d'une espèce de labiée appelée dans le pays **choro-gi**. Cette plante, dont le nom scientifique est **Stachys tuberifera** (Naudin) est originaire de la Chine septentrionale et du Japon ; elle est donc habituée à supporter des hivers rigoureux. Elle commence maintenant à se répandre beaucoup en Europe, où elle paraît avoir un certain avenir.

Le **Stachys tuberifera** est une plante vivace, dont les tiges quadrangulaires et rameuses atteignent une hauteur de 30 à 40 centimètres en formant de petites touffes. Ces tiges sont garnies de feuilles ovales ou lancéolées, opposées, couvertes de poils et présentent en un mot tous les caractères de la famille des labiées. Le **Stachys** appartient donc au même groupe que la Sauge, la Menthe, le Romarin, etc. Ses fleurs sont rouges, mais, comme la plante ne fleurit que rarement, on n'a pas toujours l'occasion de les observer. Quant aux tubercules, ils sont allongés, de la grosseur d'une petite carotte, d'un blanc nacré, et sont formés par une succession de nodosités ou renflements



arrondis. On les connaît plus spécialement sous le nom de **Crosnes du Japon** (Crosnes est le nom d'un village de Seine-et-Oise, où la plante a été pour la première fois cultivée en Europe et acclimatée). La formation de ces tubercules est assez analogue à celle des pommes de terre. Ils ne constituent donc pas de vraies racines, mais bien des tiges souterraines renflées.

La culture des Crosnes est extrêmement facile. Elle réussit surtout dans les terres légères, sans qu'il soit nécessaire de les fumer beaucoup. On plante en Mars-Avril, par groupes de deux ou trois tubercules, en laissant un espace de 30 à 40 cm. en tous sens. Jusqu'à la récolte, il suffit de faire de temps en temps un sarclage pour enlever les mauvaises herbes. Les arrosages ne sont nécessaires que durant les sécheresses prolongées. Avec les premières gelées, les tiges se fanent et se dessèchent. C'est le moment où on peut commencer l'arrachage. Mais, en général, il est préférable de ne pas y procéder avant Décembre, car jusqu'à cette époque les tubercules sont encore incomplètement formés. C'est du reste en automne que s'opère leur développement. Ne craignant pas le froid, on peut les récolter à volonté, tant que le sol n'est pas gelé, suivant les besoins de la consommation. Il n'est pas possible de les conserver hors de terre, car, exposés à l'air, ils se dessèchent, ne tardent pas à noircir et en peu de jours ils sont perdus.

Les Crosnes n'ont pas un goût particulier bien prononcé, mais leur chair est agréable, fine, très tendre et offre pour ainsi dire un mélange de la saveur des sal-

sifis et des pommes de terre. Quant à leur préparation culinaire, elle est des plus simples et il n'est pas de légume qui exige aussi peu de soins. Il n'est pas nécessaire de les gratter ni de les éplucher, un lavage ordinaire suffit. Sautés au beurre, à la manière des pommes de terre frites, ou bien plongés dans une pâte à frire et relevés d'un peu de jus de citron, ils constituent un plat exquis. On peut aussi les accommoder en sauce blanche, à la manière des salsifis. Les Croûtes se préparent aussi confits au vinaigre, à la façon des pickles.

Le *Stachys tuberifera* est une plante rustique, d'un produit très considérable et dont la culture ne demande pas de soins spéciaux. Ses tubercules ont de plus le grand avantage d'être un légume d'hiver et sont d'autant plus précieux qu'ils constituent une excellente ressource pour cette saison de l'année où les légumes ne sont pas abondants. Nous pouvons d'autant mieux recommander cette culture que nous l'avons expérimentée nous-même l'année passée et que nous en avons été pleinement satisfait, tant sous le rapport de la forte production de la plante que sous celui du peu de soins qu'elle réclame. E...

* *

NB. Les abonnés du Rameau de Sapin qui désireraient essayer cette culture, pourront s'adresser jusqu'au 10 Avril au Bureau de la Rédaction, qui leur fera parvenir des tubercules aussi longtemps que la provision ne sera pas épuisée.

QUELQUES SOUVENIRS

à propos de la notice sur la famille Thomas de Bex (Voir N° 8-11 de 1889) - Suite et fin.

Je n'ai plus revu dès lors Emmanuel Thomas. Ses mains tremblaient déjà, mais c'était un vieillard encore vert; il semblait jouir d'une paix d'âme parfaite et il m'a laissé une impression ineffable de sympathie. Sa vie me paraissait une des plus enviables: herboriser dans les Alpes, vivre dans ce beau coin de pays, au pied du Museran; vivre simplement, en campagnard, avec toutes les jouissances que peuvent donner la nature et une science aimable!

Dans la suite, j'ai vu Jean-Louis à différentes reprises: en Valais, avec les joyeux convives de la Société Murithienne et chez lui aux Devens. Il n'était pas aussi distingué que son père, mais il possédait à un haut degré l'esprit de famille et le culte de ses aïeux. Chaque fois que la conversation s'arrêtait sur son père et son grand-père, Jean-Louis s'animait singulièrement. La dernière fois que je l'ai visité, il m'a montré un groupe de plantes desséchées avec soin et disposées avec art dans un cadre bordé de noir. Ce qui faisait l'attrait de ces plantes, c'est que ce groupe était formé d'espèces et de genres portant les noms des amis de la famille Thomas: des *Reutera*, modestes ombellifères de l'Orient, des *Muretia*, ombellifère de Sibérie et de Perse, des *Sodetia*, originaires de l'Amérique et voisines de l'*Oenothère*. Puis venaient d'autres plantes, ornées des noms de Thomas, de Charpentier, de Boissier, etc.; tout un ensemble d'espèces rares et choisies, un album d'honneur dédié à ces hommes qui tous reposent depuis longtemps dans la tombe, de ces hommes modestes, infatigables chercheurs de la vérité, dans la création de celui qui est la vérité.

D^r H. Christ.